

Le moment Ricœur de l'opération historiographique

François Dosse

Texte publié in *Vingtième siècle, revue d'histoire*, n° 69, janvier-mars 2001, p. 137-152.

Abstract :

L'occasion est enfin offerte à la communauté historique d'un vrai dialogue avec la philosophie grâce à la publication de cet ouvrage majeur de Paul Ricœur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*. Ce n'est pas la première fois que Ricœur tente ce dialogue avec les historiens puisque sa première intervention dans ce domaine remonte à un demi-siècle. Elle fût peu entendue en un temps, les années cinquante, peu propice aux épistémologies métissées. Sa trilogie sur le temps parue entre 1983 et 1985, *Temps et Récit* eut un peu plus d'échos, mais elle fut pour l'essentiel tenue en lisière, considérée comme œuvre pour philosophes. Cette fois, en ce « temps des doutes » et d'interrogation des historiens sur les notions qu'ils utilisent au quotidien dans leur pratique : la vérité, la causalité, la mémoire, le récit, le temps..., le moment semble venu de prendre la dimension de l'apport de Ricœur à la discipline historique, d'autant qu'il a fait, avec la rigueur qu'on lui connaît bien, le détour par les travaux des historiens d'aujourd'hui dont il s'est fait le lecteur attentif.

On le sait, le dialogue entre philosophie et histoire a longtemps été un dialogue de sourds, surtout en France où les historiens, fiers de leur métier, tournent davantage leurs regards du côté des sciences sociales « sœurs » que du côté de la philosophie qui n'évoque que défiance, du fait du refus de toute philosophie de l'histoire et méfiance compte-tenu de la position de maîtrise occupée traditionnellement par le philosophe qui, en ces bois, règne en maître.

Pourtant, l'opportunité se présente d'un possible échange grâce à un certain nombre de facteurs nouveaux. En premier lieu, la crise de l'historicité (crise du futur) traversée par un monde occidental alanguï, en mal de projet et souvent réduit à une compulsion de répétition sous la forme d'une véritable fièvre commémorative. En second lieu, le recours de plus en plus pressant aux historiens de la part d'une société qui a tendance à confondre les rôles du témoin, de l'expert, du juge et de l'historien ; ce dernier ressent un impérieux besoin de clarification. Par ailleurs, avec la perte de la valeur structurante des grands schémas d'explication historique que sont le fonctionnalisme, le structuralisme, le marxisme, tous les -ismes qui avaient tendance à s'ériger

comme lectures grillagères exclusives du réel, est venu le temps des doutes et la possible entrée de l'historien dans un âge réflexif, celui de l'interrogation sur la signification de l'opération historiographique. C'est dans ces circonstances favorables que paraît le maître-ouvrage de Ricœur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*¹ qui est un événement au sens fort de la surprise que suscite cet aéroplane tombé sur le territoire de l'historien et de la réponse éclairante qu'il donne aux exigences du moment.

Le contrat de vérité

Ricœur recherche depuis longtemps à dialoguer avec l'histoire et les historiens puisque sa première intervention dans ce domaine date de 1952. Il montre, à l'occasion d'une communication aux Journées pédagogiques de coordination entre l'enseignement de la philosophie et celui de l'histoire que l'histoire relève d'une épistémologie mixte, d'un entrelacement d'objectivité et de subjectivité, d'explication et de compréhension. Dialectique du même et de l'autre éloigné dans le temps, confrontation entre le langage contemporain et une situation révolue « le langage historique est nécessairement équivoque ² ». Considérant la nécessaire prise en compte de l'événementiel, du contingent ainsi que du structural, des permanences, Paul Ricœur définit la fonction de l'historien, la justification de son entreprise comme étant celle de l'exploration de ce qui relève de l'humanité : « Ce rappel sonne quelquefois comme un réveil quand l'historien est tenté de renier son intention fondamentale et de céder à la fascination d'une fausse objectivité : celle d'une histoire où il n'y aurait plus que des structures, des forces, des institutions et non plus des hommes et des valeurs humaines³. »

Ricœur intervient donc très tôt sur le chantier de l'historien pour montrer à quel point l'historien se situe en tension entre l'objectivité nécessaire de son objet et sa subjectivité propre. Bien avant que Rancière n'en appelle à la réconciliation de l'historien avec son objet en l'invitant à ne pas céder aux sirènes qui l'incitent régulièrement à l'euthanasie ⁴, Ricœur ne disait pas autre chose. Il récuse notamment la fausse alternative, qui va devenir de plus en plus prégnante dans l'opération historiographique, entre l'horizon d'objectivation, avec son ambition scientifique, et la perspective subjectiviste avec sa croyance en une expérience de l'immédiateté quant à la capacité à procéder à la résurrection du passé. L'objet est de montrer que la pratique historique est une pratique en tension constante entre une objectivité à jamais incomplète et la subjectivité d'un

¹ - Paul Ricœur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Le Seuil, 2000.

² - Paul Ricœur, "Objectivité et subjectivité en histoire", (déc. 1952), repris dans *Histoire et Vérité*, Paris, Le Seuil, 1955, p. 30.

³ - *Ibid.*, p. 43.

⁴ - Jacques Rancière, *Les noms de l'histoire*, Le Seuil, 1992.

regard méthodique qui doit se déprendre d'une partie de soi-même en se clivant entre une bonne subjectivité, "le moi de recherche" et une mauvaise, "le moi pathétique". Tout l'effort de Ricœur, dans ce domaine comme dans d'autres, est de démontrer que les voies de passage de la recherche de vérité sont celles de détours nécessaires et rigoureux. L'histoire procède par rectifications qui relèvent d'un même esprit « que la rectification que représente la science physique par rapport au premier arrangement des apparences dans la perception et dans les cosmologies qui lui restent tributaires ⁵ ». La place de l'historien est tout à la fois en position d'extériorité par rapport à son objet, en fonction de la distance temporelle qui l'en éloigne, et en situation d'intériorité par l'implication de son intentionnalité de connaissance. Ricœur rappelle les règles qui régissent ce contrat de vérité qui, depuis Thucydide et Hérodote, guide toute investigation historique et fonde sa méthodologie. A ce premier niveau la subjectivité de réflexion se trouve impliquée dans la construction même des schémas d'intelligibilité. Ricœur fait à cet égard preuve d'une lucidité remarquable, montrant qu'il n'est pas dupe de la diabolisation de l'école méthodique contre laquelle s'est constituée l'école des *Annales*, lorsqu'il revendique l'ascèse objectiviste comme un stade nécessaire : « C'est précisément cela l'objectivité : une œuvre de l'activité méthodique. C'est pourquoi cette activité porte le beau nom de "critique" ⁶ . » Ricœur privilégie le souci analytique de décomposition du passé en catégories d'intelligibilité, en séries distinctes, en quête de relations causales, en déductions logiques partant de la théorie.

L'incomplétude de l'objectivité historique rend nécessaire une implication forte de la subjectivité à plusieurs niveaux. En premier lieu, elle intervient par la notion même de choix, explicite ou implicite, mais en tout état de cause inévitable de l'historien quant à son ou ses objets d'analyse. L'historien procède à un « jugement d'importance ⁷ » qui préside à la sélection des événements et de leurs facteurs. La théorie en amont de l'observation prévaut dans la sélection opérée. La subjectivité historique intervient donc tout au long de sa quête au plan des schémas interprétatifs qui vont servir de grille de lecture. En second lieu, l'historien s'investit en tant que subjectivité par les liens de causalité qu'il met en exergue et sur ce plan la pratique historique est le plus souvent naïve. Ricœur s'appuie à cet égard sur l'effort méthodologique des historiens pour dissocier des causalités de divers ordres. En troisième lieu, la subjectivité historique s'insère dans la distance historique qui oppose le même à l'autre. L'historien a ici pour tâche de traduire, de nommer ce qui n'est plus, ce qui fût autre, en des termes contemporains. Il se heurte là à une impossible adéquation parfaite entre sa langue et son objet et cela le contraint à un effort d'imagination pour assurer le transfert nécessaire dans un autre présent que le sien et faire en

⁵ - Paul Ricœur, « Objectivité et subjectivité en histoire », *op. cit.*, p. 24.

⁶ - *Ibid.*, p. 26.

⁷ - *Ibid.*, p. 28.

sorte qu'il soit lisible par ses contemporains. L'imagination historique intervient donc comme un moyen heuristique de compréhension. La subjectivité se trouve dans ce cas le passeur nécessaire pour accéder à l'objectivité. Enfin, une quatrième dimension rend la subjectivité incontournable, c'est l'aspect humain de l'objet historique : « Ce que l'histoire veut expliquer et comprendre en dernier ressort, ce sont les hommes ⁸. » Autant que par une volonté d'explication, l'historien est animé par une volonté de rencontre. Ce qui anime son souci de véridicité n'est pas tant de partager la foi de ceux dont il relate l'histoire, mais d'effectuer ce travail sur le passé, au sens quasi-psychoanalytique de mise au travail, pour partir en quête de l'autre dans un transfert temporel qui est aussi « un transport dans une autre subjectivité ⁹ ».

La constitution de l'objectivité historique pour mieux re-saisir l'outillage mental et le comportement des hommes du passé est donc le corrélat de la subjectivité historique. Elle débouche sur une intersubjectivité toujours ouverte à de nouvelles interprétations, à de nouvelles lectures. L'incomplétude de l'objectivité historique permet de laisser en débat l'héritage historique aux générations futures dans une quête indéfinie du sens. Elle ne permet pourtant pas n'importe quoi car grâce à la dissociation opérée par Ricœur entre le moi de recherche à exalter et le moi pathétique dont il faut se déprendre, l'objectivité historique passe de ses illusions logiques à sa nécessaire dimension éthique.

Cette dimension vériditive de l'histoire est un fil conducteur majeur de Ricœur dans son dernier ouvrage. Elle constitue même ce par quoi l'histoire se différencie d'autres formes d'écriture, d'autres genres comme la fiction. A ce titre, Ricœur définit une épistémologie de l'histoire dont l'ambition et le pacte avec ses lecteurs est d'atteindre le niveau de la véracité par l'écriture. Le philosophe retrace le parcours de l'opération historiographique à l'œuvre dans ses trois étapes constitutives. Il définit une première étape par laquelle l'histoire fait rupture avec la mémoire lorsqu'elle objective les témoignages pour les transformer en documents, les passant au crible de l'épreuve de leur authenticité, discriminant grâce aux règles bien connues de la méthode de critique interne et externe des sources, le vrai du faux, chassant les diverses formes de falsifications. En cette phase, documentaire, l'historien confronté aux archives se pose la question de ce qui a effectivement eu lieu : « Les termes vrai/faux peuvent être pris légitimement à ce niveau au sens poppérien du réfutable et du vérifiable... La réfutation du négationnisme se joue à ce niveau ¹⁰. » L'historien est, à ce stade, à l'école du soupçon dans ce travail d'objectivation et la trace afin de répondre à la confiance que lui accorde son lecteur. La preuve documentaire reste en tension entre la force de l'attestation et l'usage mesuré de la contestation, du regard critique. Le

⁸ - Paul Ricœur, *Histoire et Vérité*, *op. cit.*, p. 31.

⁹ - *Ibid.*, p. 32.

¹⁰ - Paul Ricœur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, *op. cit.*, p. 227.

second moment de l'opération historiographique est celui que Ricœur qualifie comme étant la tentative d'explication/compréhension. Ici Ricœur se dissocie de Dilthey et de sa séparation entre ces deux niveaux indissociables et qui ne sont pas non plus assimilés à l'interprétation qui est une notion plus vaste, déployée aux trois stades de l'épistémologie historique : « En ce sens l'interprétation est un trait de la recherche de la vérité en histoire qui traverse les trois niveaux : c'est de l'intention même de vérité de toutes les opérations historiographiques que l'interprétation est une composante ¹¹. » L'historien approfondit alors l'autonomie de sa démarche par rapport à la mémoire en se posant la question du « pourquoi ? », mobilisant les divers schèmes d'intelligibilité à sa disposition. Il déconstruit la masse documentaire pour la mettre en séries cohérentes signifiantes : ici des phénomènes supposés d'ordre économique, là politique ou religieux... Il modélise dans la mesure du possible pour tester ses outils interprétatifs. Ricœur traverse à ce niveau le paysage historiographique actuel marqué par le double tournant pragmatique qui privilégie l'étude des pratiques constitutives du lien social et interprétatif, en se fondant sur la pluralisation des temporalités et des variations des échelles d'analyse d'une discipline, l'histoire, dont l'horizon est de rendre compte et de comprendre les changements ¹². Il prend surtout appui sur ceux qu'il qualifie comme des « maîtres de rigueur » : Michel Foucault, Michel de Certeau et Norbert Elias ¹³ et retrouve les jeux d'échelles ¹⁴ comme idée-force pour sortir de la fausse alternative qui a longtemps structuré le milieu des historiens entre les tenants de l'événements et ceux de la longue durée. Il prend appui dans cette démonstration sur les travaux de la *micro-storia* et sur ceux de Bernard Lepetit sur la structuration des pratiques sociales et leurs représentations ¹⁵.

Le troisième niveau de l'opération historiographique est celui de la représentation historique au cours de laquelle l'écriture devient le niveau majeur. Elle était déjà au principe de la discipline comme l'avait déjà perçu Platon dans le *Phèdre* avec l'invention de l'écriture comme *pharmakon*, à la fois remède par rapport à la mémoire, protégeant de l'oubli et en même temps poison dans la mesure où elle risque de se substituer à l'effort de mémoire. C'est bien au plan de l'écriture que se situe l'histoire dans ses trois phases, mais plus que jamais dans cette ambition ultime d'effectuation de l'acte d'écriture de l'historien lui-même. Sur ce plan, Ricœur rejoint une nouvelle fois Michel de Certeau pour analyser les composantes de cette activité scripturaire ¹⁶. Mais Ricœur évite tout enfermement de l'écriture dans la seule strate discursive et accorde une

¹¹ - *Ibid.*, p. 235.

¹² - Voir François Dosse, *L'empire du sens, l'humanisation des sciences humaines*, La Découverte, 1995 ; rééd. La Découverte-poche, 1997.

¹³ - Paul Ricœur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, *op. cit.*, p. 253-266.

¹⁴ - Jacques Revel, dir., *Jeux d'échelles*, EHESS-Gallimard-Seuil, 1996.

¹⁵ - Bernard Lepetit dir., *Les formes de l'expérience*, Albin Michel, 1995.

¹⁶ - Michel de Certeau, *L'écriture de l'histoire*, Gallimard, 1975.

place nodale à un concept déjà utilisé dans *Temps et Récit* qui est celui de *représentance*¹⁷. Par là, il entend la cristallisation des attentes et apories de l'intentionnalité historique. La *représentance* est la visée de la connaissance historique elle-même placée sous le sceau d'un pacte selon lequel l'historien se donne pour objet des personnages, des situations ayant existé avant qu'il n'en soit fait récit. Cette notion se différencie donc de celle de représentation dans la mesure où elle implique un vis-à-vis du texte, un référent que Ricœur qualifie de *lientenance* du texte historique. Par ce concept de *représentance*, Ricœur rend hommage à l'apport des narrativistes et en même temps il met en garde contre l'indistinction épistémologique entre fiction et histoire, rappelant l'exigence véridictive du discours historique. L'attention aux procédures textuelles, narratives, syntaxiques par lesquelles l'histoire énonce son régime de vérité conduit à se réappropriier les acquis des travaux de toute la filiation narratologiste particulièrement développée dans le monde anglo-saxon et connue en France grâce à Ricœur. Le développement des thèses narrativistes s'est en effet nourri du *linguistic turn*, de la critique du modèle nomologique et de la prise en compte du récit comme gisement de savoir, comme déploiement de ressources d'intelligibilité.

Les narrativistes ont ainsi permis de montrer la manière dont le mode de récit a valeur explicative, ne serait-ce que par l'utilisation constante de la conjonction de subordination : "parce que" qui recouvre et confond deux fonctions distinctes, la consécution et la conséquence. Les liens chronologiques et les liens logiques sont ainsi affirmés sans être problématisés. Or il convient de désimbriquer ce mot de passe, le "parce que" à l'usage disparate. C'est ce travail sur les capacités explicatives propres au récit qu'a mené le courant narrativiste. William Dray a ainsi montré, dès les années cinquante, que l'idée de cause doit être disjointe de l'idée de loi¹⁸. Il a défendu un système causal irréductible à un système de lois, critiquant à la fois ceux qui pratiquent cette réduction et ceux qui excluent toute forme d'explication. Un peu plus tard, Georg Henrik Von Wright préconise un modèle mixte fondé sur une explication dite quasi-causale¹⁹ comme la plus appropriée pour l'histoire et pour les sciences humaines en général. Les relations causales sont, selon lui, étroitement relatives à leur contexte et à l'action qui y est impliquée. S'inspirant des travaux d'Elisabeth Anscombe, il privilégie les relations intrinsèques entre les raisons de l'action et l'action elle-même. Von Wright oppose alors la connexion causale non logique, purement externe, portant sur les états de système et la connexion logique rapportée aux intentions et prenant une forme téléologique. Le lien entre ces deux niveaux hétérogènes se situe dans les traits configurants du récit : « Le fil conducteur, selon moi, c'est l'intrigue, en tant

¹⁷ - Paul Ricœur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, op. cit., p. 359-369.

¹⁸ - William Dray, *Laws and Explanation in History*, Oxford University Press, 1957.

¹⁹ - Georg Henrik Von Wright, *Explanation and Understanding*, Routledge et Kegan, 1971.

que synthèse de l'hétérogène ²⁰ ». Arthur Danto décèle de son côté les diverses temporalités à l'intérieur du récit historique et remet en question l'illusion d'un passé comme entité fixe par rapport à laquelle le regard de l'historien seul serait mobile. Il distingue au contraire trois positions temporelles internes à la narration ²¹. Le domaine de l'énoncé implique déjà deux positions différentes : celle de l'événement décrit et celle de l'événement en fonction duquel il est décrit. Il faut encore ajouter le plan de l'énonciation qui se situe à une autre position temporelle, celle du narrateur. La conséquence épistémologique d'une telle différenciation temporelle fait figure de paradoxe de la causalité puisqu'un événement ultérieur peut faire apparaître un événement antérieur en situation causale. Par ailleurs, la démonstration de Danto revient à considérer comme indistincts explication et description, l'histoire étant d'un seul tenant, selon son expression. Certains sont allés encore plus loin comme Hayden White dans la perspective de construction d'une poétique de l'histoire ²², en présupposant que le registre de l'historien n'est pas fondamentalement différent de celui de la fiction au plan de sa structure narrative. L'histoire serait donc d'abord écriture, artifice littéraire. Hayden White situe la transition entre le récit et l'argumentation dans la notion de mise en intrigue.

Ricœur est donc très proche de ces thèses. Il salue d'ailleurs chez les narrativistes deux acquis majeurs. En premier lieu, ils font la démonstration que « raconter, c'est déjà expliquer (...) Le "l'un par l'autre" qui, selon Aristote, fait la connexion logique de l'intrigue, est désormais le point de départ obligé de toute discussion sur la narration historique ²³ ». En second lieu, à la diversification et hiérarchisation des modèles explicatifs, les narrativistes ont opposé la richesse des ressources explicatives internes au récit. Cependant, et malgré ces deux avancées dans la compréhension de ce qu'est un discours historique, Ricœur ne suit pas les thèses les plus radicales des narrativistes lorsqu'elles postulent l'indistinction entre histoire et fiction. Malgré leur proximité, il subsiste une coupure épistémologique qui est fondée sur le régime de véridicité propre au contrat de l'historien par rapport au passé.

L'attention aux régimes de discours implique de rentrer dans cette zone d'indétermination afin de ressaisir comment se fabriquent les régimes de vérité et quel est le statut de l'erreur, le caractère incommensurable ou non des diverses assertions qui se donnent comme scientifiques. Ricœur ne suit donc pas la tentative déconstructrice de Michel Foucault et de Paul Veyne qui s'inspire de Nietzsche et prône une simple généalogie des interprétations qui recouvrerait les faits historiques. A la formule provocatrice de Roland Barthes selon laquelle "le fait n'a jamais qu'une

²⁰ - Paul Ricœur, *Temps et Récit*, tome 1, Le Seuil, 1983, p. 202.

²¹ - Arthur Danto, *Analytical Philosophy of History*, Cambridge University Press, 1965.

²² - Hayden White, *Metahistory : The Historical Imagination in Nineteenth-Century Europe*, The Johns Hopkins University Press, 1973.

²³ - Paul Ricœur, *Temps et Récit*, tome 1, *op. cit.* p. 251.

existence linguistique", il oppose ce qu'il qualifie être un "quadrilatère du discours" : le locuteur qui prend en compte la parole singulière comme événement ; l'interlocuteur qui renvoie au caractère dialogique du discours ; le sens qui est le thème du discours, et enfin la référence qui renvoie à ce dont on parle, à une extériorité du discours.

Le récit : gardien du temps

L'exigence de penser à l'intérieur de la tension entre extériorité et intériorité, entre une pensée du dehors et du dedans, a incité Ricœur à chercher à dépasser les diverses apories de la démarche purement spéculative de la temporalité. Penser à l'articulation du clivage entre un temps qui doit apparaître et un temps qui est conçu comme condition des phénomènes est l'objet de la trilogie qu'il publie sur l'histoire au milieu des années quatre-vingt . Paul Ricœur reprend, en l'élargissant, sa réflexion sur les régimes d'historicité conçus comme tiers-temps, tiers discours pris en tension entre la conception purement cosmologique du mouvement temporel et une approche intime, intérieure du temps. Aristote oppose à l'identification platonicienne du temps avec les révolutions des corps célestes, une dissociation entre la sphère des changements, localisable, propre au monde sublunaire et d'autre part un temps immuable, uniforme, simultanément le même partout. L'univers aristotélicien est donc ainsi soustrait au temps. Seulement, Aristote se heurte au paradoxe d'un temps qui n'est pas le mouvement et dont le mouvement est une des conditions : « Il est donc clair que le temps n'est ni le mouvement, ni sans le mouvement ²⁴. » Aristote ne parvient pas à trouver de connexion entre le temps mesuré par le Ciel à la manière d'une horloge naturelle et le constat que les choses et les hommes subissent l'action du temps. Il reprend d'ailleurs à son compte le dicton selon lequel « le temps consume, que tout vieillit sous l'action du temps ²⁵ ».

A ce versant cosmologique du temps s'oppose le versant psychologique, intime, selon saint-Augustin qui pose frontalement la question : « Qu'est-ce que le temps ? Si personne ne me le demande, je le sais ; mais si on me le demande et que je veuille l'expliquer, je ne le sais plus ²⁶. » Il part du paradoxe selon lequel si le passé n'est plus et le futur pas encore, comment saisir ce que peut être le temps ? Saint-Augustin répond en se tournant vers le présent, un présent élargi à une temporalité large qui englobe la mémoire des choses passées et l'attente des choses futures : « Le

²⁴ - Aristote, *Physique IX* (219 a 2), cité par Paul Ricœur, *Temps et Récit*, 1985, tome 3, Points-Seuil, p. 26.

²⁵ - *Ibid.*, (221 a 30-221 b), p. 33.

²⁶ - Saint-Augustin, *Les Confessions*, Livre XI, chap. XIV, Garnier-Flammarion, 1964, p. 264.

présent du passé, c'est la mémoire, le présent du présent, c'est la vision, le présent du futur, c'est l'attente²⁷. » Il n'y a donc pour saint-Augustin de futur et de passé que par le présent. Cette antinomie entre temps cosmologique et temps intime n'est pas résolue par la spéculation philosophique comme le montre Ricœur à propos de la reprise de la confrontation qui oppose cette fois les thèses de Kant à celles de Husserl, et aboutit à une aporie comparable : « Phénoménologie et critique n'empruntent l'une à l'autre que sous la condition de s'exclure l'une l'autre²⁸. »

Entre le temps cosmique et le temps intime se situe le temps raconté de l'historien. Il permet de reconfigurer le temps au moyen de connecteurs spécifiques. Ricœur place donc le discours historique dans une tension qui lui est propre entre identité narrative et ambition de vérité. La poétique du récit apparaît comme la manière de dépasser les apories de l'appréhension philosophique du temps. Ricœur préfère à cet égard la notion de refiguration à celle de référence car il est question de redéfinir la notion même de "réalité" historique à partir des connecteurs propres au tiers-temps historique, le plus souvent utilisés par les historiens de métier sans problématisation. Parmi ces connecteurs, on retrouve en effet des catégories familières à l'historien : celui de « temps calendaire est le premier pont jeté par la pratique historique entre le temps vécu et le temps cosmique²⁹ ». Il se rapproche du temps physique par sa mesurabilité et il emprunte au temps vécu. Le temps calendaire « cosmologise le temps vécu » et « humanise le temps cosmique³⁰ ». La notion de génération, devenue une catégorie d'analyse essentielle aujourd'hui, est considérée par Ricœur comme une médiation majeure de la pratique historique qui permet aussi, comme l'a montré Dilthey, d'incarner cette connexion entre temps public et temps privé. La notion de génération permet d'attester la dette, au-delà de la finitude de l'existence, par-delà la mort qui sépare les ancêtres des contemporains. Il y a enfin la notion de trace qui a pris à ce point de l'ampleur aujourd'hui que Carlo Ginzburg conçoit un nouveau paradigme différent du paradigme galiléen et qu'il définit comme celui de la trace indiciaria³¹. Objet usuel de l'historien, la notion de trace, matérialisée par les documents, les archives, n'en est pas moins énigmatique et essentielle pour la reconfiguration du temps. Ricœur emprunte l'expression de signifiante de la trace à Emmanuel Lévinas³² en tant que dérangement d'un ordre, signifiant sans faire apparaître. Mais il inscrit aussi la notion de trace dans son lieu historique. Cette notion est utilisée dans la tradition historique depuis déjà longtemps puisqu'on la retrouve

²⁷ - *Ibid.*, chap. XX, p. 269.

²⁸ - Paul Ricœur, *Temps et Récit*, tome 3, *op. cit.*, p. 106.

²⁹ - *Ibid.*, p. 190.

³⁰ - *Ibid.*, p. 197.

³¹ - Carlo Ginzburg, « Traces, racines d'un paradigme indiciaria », in *Mythes, emblèmes, traces*, Flammarion, 1989, p. 139-180.

³² - Emmanuel Lévinas, « La trace », *Humanisme de l'autre homme*, Fata Morgana, 1972, p. 57-63.

chez Seignobos tout comme chez Marc Bloch. Cette conception d'une science historique par traces correspond à son pendant référentiel dans une ambivalence qui résiste à la clôture du sens car le vestige est à la fois plongé dans le présent et se trouve le support d'une signification qui n'est plus là.

Cette notion de trace, tout à la fois idéale et matérielle est aujourd'hui le ressort essentiel de la grande fresque dirigée par Pierre Nora, celle des *Lieux de Mémoire*. Elle est ce lien indicible qui relie le passé à un présent devenu catégorie lourde dans la reconfiguration du temps par l'intermédiaire de ses traces mémorielles. Pierre Nora y voit une nouvelle discontinuité dans l'écriture de l'histoire « qu'on ne peut appeler autrement qu'*historiographique*³³ ». Cette rupture infléchit le regard et engage la communauté des historiens à revisiter autrement les mêmes objets au regard des traces laissées dans la mémoire collective par les faits, les hommes, les symboles, les emblèmes du passé. Cette déprise/reprise de toute la tradition historique par ce moment mémoriel que nous vivons ouvre la voie à une tout autre histoire. Ce vaste chantier ouvert sur l'histoire des métamorphoses de la mémoire, sur une réalité symbolique à la fois palpable et inassignable permet par sa double problématisation de la notion d'historicité et de celle de la mémoire d'exemplifier ce tiers-temps défini par Ricœur comme pont entre temps vécu et temps cosmique. Il constitue le champ d'investigation de ce que Reinhart Koselleck qualifie comme notre espace d'expérience, soit ce passé rendu présent. Il permet d'explorer l'énigme de la passéité car l'objet mémoriel en son lieu matériel ou idéal ne se décrit pas en terme de simples représentations. Ricœur signifie, et le projet de Pierre Nora n'est pas loin, que la passéité d'une observation n'est pas par elle-même observable, mais seulement mémorable. Il pose frontalement la question de ce qui fait mémoire. Insistant sur le rôle des événements fondateurs et sur leur liaison avec le récit comme identité narrative, Ricœur ouvre la perspective historiographique actuelle dans laquelle l'entreprise de Pierre Nora s'inscrit comme monument de notre époque.

La tentative des *Annales* dans les années soixante-dix de rompre avec le récit a été, selon Ricœur, illusoire et contradictoire avec le projet historien. Fernand Braudel a dénoncé le temps court renvoyé à l'illusoire par rapport aux permanences des grands socles de la géo-histoire, à la longue durée. Cependant, et Ricœur l'a bien montré, les règles de l'écriture historique l'ont empêché de basculer dans la sociologie car la longue durée reste durée. Braudel, en tant qu'historien, restait tributaire de formes rhétoriques propres à la discipline historique. Contrairement à ses proclamations tonitruantes, il poursuivait lui aussi dans sa Thèse la réalisation d'un récit : « La notion même d'histoire de longue durée dérive de l'événement

³³ - Pierre Nora, *Les Lieux de mémoire*, tome 3, vol. 1, Gallimard, 1993, p. 26.

dramatique (...) c'est-à-dire de l'événement-mis-en intrigue³⁴. » Certes, l'intrigue qui n'a plus pour sujet Philippe II, mais la Méditerranée, est d'un autre type, mais elle n'en reste pas moins une intrigue. La Méditerranée figure un quasi-personnage qui connaît sa dernière heure de gloire au XVI^e siècle avant que l'on assiste à un basculement vers l'Atlantique et l'Amérique, moment au cours duquel « la Méditerranée en même temps sort de la grande histoire³⁵ ». La mise en intrigue s'impose donc à tout historien, même à celui qui prend le plus de distance avec le récitatif classique de l'événementiel politico-diplomatique. La narration constitue donc la médiation indispensable pour faire œuvre historique et lier ainsi l'espace d'expérience et l'horizon d'attente : « Notre hypothèse de travail revient ainsi à tenir le récit pour le gardien du temps, dans la mesure où il ne serait de temps pensé que raconté³⁶. » La configuration du temps passe par la narration de l'historien. La configuration historique ainsi envisagée se déplace entre un espace d'expérience qui évoque la multiplicité des parcours possibles et un horizon d'attente qui définit un futur-rendu présent, non réductible à une simple dérivée de l'expérience présente : « Ainsi espace d'expérience et horizon d'attente font mieux que de s'opposer polairement, ils se conditionnent mutuellement³⁷. » La construction de cette herméneutique du temps historique offre un horizon qui n'est plus tissé par la seule finalité scientifique, mais tendu vers un faire humain, un dialogue à instituer entre les générations, un agir sur le présent. C'est dans cette perspective qu'il convient de rouvrir le passé, de revisiter ses potentialités. Le présent réinvestit le passé à partir d'un horizon historique détaché de lui. Il transforme la distance temporelle morte en « transmission génératrice de sens³⁸ ». Le vecteur de la reconstitution historique se trouve alors au cœur de l'agir, du rendre-présent qui définit l'identité narrative sous sa double forme de la mêmeté (*Idem*) et de soi-même (*Ipséité*). La centralité du récit relativise la capacité de l'histoire à enfermer son discours dans une explication close sur des mécanismes de causalité. Elle ne permet ni de revenir « à la prétention du sujet constituant à maîtriser le sens », ni de renoncer à l'idée d'une globalité de l'histoire selon ses « implications éthiques et politiques³⁹ ».

³⁴ - Paul Ricœur, *Temps et Récit*, tome 1, *op. cit.*, p. 289.

³⁵ - *Ibid.*, p. 297.

³⁶ - *Ibid.*, tome 3, p. 435.

³⁷ - *Ibid.*, p. 377.

³⁸ - *Ibid.*, p. 399.

³⁹ - *Ibid.*, p. 488 et 489.

L'événement et ses métamorphoses de sens

Entre sa dissolution et son exaltation, l'événement, selon Ricœur, subit une métamorphose qui tient à sa reprise herméneutique. Réconciliant l'approche continuiste et discontinuiste, Ricœur propose de distinguer trois niveaux d'approche de l'événement : « 1. Événement infra-significatif ; 2. Ordre et règne du sens, à la limite non-événementiel ; 3. Émergence d'événements supra-significatifs, sursignifiants ⁴⁰. » Le premier emploi correspond simplement au descriptif de "ce qui arrive" et évoque la surprise, le nouveau rapport à l'institué. Il correspond d'ailleurs aux orientations de l'école méthodique de Langlois et Seignobos, celui de l'établissement critique des sources. En second lieu, l'événement est pris à l'intérieur de schèmes explicatifs qui le mettent en corrélation avec des régularités, des lois. Ce second moment tend à subsumer la singularité de l'événement sous le registre de la loi dont il relève, au point d'être aux limites de la négation de l'événement. On peut y reconnaître l'orientation de l'école des *Annales*. A ce second stade de l'analyse, doit succéder un troisième moment, interprétatif, de reprise de l'événement comme émergence, mais cette fois sursignifiée. L'événement est alors partie intégrante d'une construction narrative constitutive d'identité fondatrice (la prise de la Bastille) ou négative (Auschwitz). L'événement qui est de retour n'est donc pas le même que celui qui a été réduit par le sens explicatif, ni celui infra-signifié qui était extérieur au discours. Il engendre lui-même le sens : « Cette salutaire reprise de l'événement *sursignifié* ne prospère qu'aux limites du sens, au point où il échoue par excès et par défaut : par excès d'arrogance et par défaut de capture ⁴¹. »

Les événements ne sont décelables qu'à partir de leurs traces, discursives ou non. Sans réduire le réel historique à sa dimension langagière, la fixation de l'événement, sa cristallisation s'effectue à partir de sa nomination. La sémantique historique permet de prendre en considération la sphère de l'agir et de rompre avec les conceptions physicalistes et causalistes. La constitution de l'événement est tributaire de sa mise en intrigue. Elle est la médiation qui assure la matérialisation du sens de l'expérience humaine du temps « au trois niveaux de sa *préfiguration pratique*, de sa *configuration épistémique*, et de sa *reconfiguration herméneutique* ⁴² ». La mise en intrigue joue le rôle d'opérateur, de mise en relation d'événements hétérogènes. Elle se substitue à la relation causale de l'explication physicaliste. L'herméneutique de la conscience historique situe l'événement dans une tension interne entre deux catégories méta-historiques que repère Koselleck, celle d'espace d'expérience et celle d'horizon d'attente. Ces deux catégories permettent

⁴⁰ - Paul Ricœur, « Événement et sens », *Raisons Pratiques*, « L'événement en perspective », n° 2, 1991, p. 51-52.

⁴¹ - *Ibid.*, p. 55.

⁴² - Jean-Luc Petit, « La construction de l'événement social », *Raisons Pratiques*, n° 2, *op. cit.*, p. 15.

une thématisation du temps historique qui se donne à lire dans l'expérience concrète, avec des déplacements significatifs comme celui de la dissociation progressive entre expérience et attente dans le monde moderne occidental. Le sens de l'événement, selon Koselleck, est donc constitutif d'une structure anthropologique de l'expérience temporelle et de formes symboliques historiquement instituées. Koselleck développe donc « une problématique de l'individuation des événements qui place leur identité sous les auspices de la temporalisation, de l'action et de l'individualité dynamique ⁴³ ». Il vise donc un niveau plus profond que celui de la simple description en s'attachant aux conditions de possibilité de l'événementialité. Son approche a le mérite de montrer l'opérativité des concepts historiques, leur capacité structurante et tout à la fois structurée par des situations singulières. Ces concepts, porteurs d'expérience et d'attente, ne sont pas de simples épiphénomènes langagiers à opposer à l'histoire "vraie" ; ils ont « un rapport spécifique au langage à partir duquel ils influent sur chaque situation et événement ou y réagissent⁴⁴ ». Les concepts ne sont ni réductibles à quelque figure rhétorique, ni simple outillage propre à classer dans des catégories. Ils sont ancrés dans le champ d'expérience d'où ils sont nés pour subsumer une multiplicité de significations. Peut-on affirmer alors que ces concepts réussissent à saturer le sens de l'histoire jusqu'à permettre une fusion totale entre histoire et langage ? Comme Ricœur, Reinhart Koselleck ne va pas jusque-là et considère au contraire que les processus historiques ne se limitent pas à leur dimension discursive : « L'histoire ne coïncide jamais parfaitement avec la façon dont le langage la saisit et l'expérience la formule ⁴⁵. » C'est, comme le pense Ricœur, le champ pratique qui est l'enracinement dernier de l'activité de temporalisation.

Ce déplacement de l'événementialité vers sa trace et ses héritiers a suscité un véritable retour de la discipline historique sur elle-même, à l'intérieur de ce que l'on pourrait qualifier de cercle herméneutique ou de tournant historiographique. Ce nouveau moment invite à suivre les métamorphoses du sens dans les mutations et glissements successifs de l'écriture historique entre l'événement lui-même et la position présente. L'historien s'interroge alors sur les diverses modalités de la fabrication et de la perception de l'événement à partir de sa trame textuelle. Ce mouvement de revisitation du passé par l'écriture historique accompagne l'exhumation de la mémoire nationale et conforte encore le moment mémoriel actuel. Par le renouveau historiographique et mémoriel les historiens assument le travail de deuil d'un passé en soi et apportent leur contribution à l'effort réflexif et interprétatif actuel dans les sciences humaines. Cette inflexion récente rejoint cette déprise/reprise de toute la tradition historique entreprise par

⁴³ - Louis Quéré, « Événement et temps de l'histoire », *Raisons Pratiques*, *op. cit.*, p. 267.

⁴⁴ - Reinhart Koselleck, *Le futur passé. Contribution à la sémantique des temps historiques*, EHESS, 1990, p. 264.

⁴⁵ - *Ibid.*, p. 195.

Pierre Nora dans *Les lieux de mémoire* et ouvre la voie à une tout autre histoire : « Non plus les déterminants, mais leurs effets ; non plus les actions mémorisées ni même commémorées, mais la trace de ces actions et le jeu de ces commémorations ; pas les événements pour eux-mêmes, mais leur construction dans le temps, l'effacement et la résurgence de leurs significations ; non le passé tel qu'il s'est passé, mais ses réemplois permanents, ses usages et ses mésusages, sa prégnance sur les présents successifs ; pas la tradition, mais la manière dont elle s'est constituée et transmise ⁴⁶. »

L'équation passé sur présent : un espace d'expérience pour construire l'horizon d'attente

En proie à la mondialisation des informations, à l'accélération de leur rythme, le monde contemporain connaît une « extraordinaire dilatation de l'histoire, une poussée d'un sentiment historique de fond ⁴⁷ ». Cette présentification a eu pour effet une expérimentation moderne de l'historicité. Elle impliquait une redéfinition de l'événementialité comme approche d'une multiplicité de possibles, de situations virtuelles, potentielles, et non plus comme l'accompli dans sa fixité. Le mouvement s'est emparé du temps présent jusqu'à modifier le rapport moderne au passé. La lecture historique de l'événement n'est plus réductible à l'événement étudié, mais envisagée dans sa trace, située dans une chaîne événementielle. Tout discours sur un événement véhicule, connote une série d'événements antérieurs, ce qui donne toute son importance à la trame discursive qui les relie dans une mise en intrigue. Comme on peut le mesurer l'histoire du temps présent n'engage pas seulement l'ouverture d'une période nouvelle, le très proche s'ouvrant au regard de l'historien. Elle est aussi une histoire différente, participant aux orientations nouvelles d'un paradigme qui se cherche dans la rupture avec le temps unique et linéaire, et pluralisant les modes de rationalité.

On a opposé à l'histoire du temps présent des arguments présentant un certain nombre d'obstacles insurmontables. En premier lieu le handicap de la proximité ne permettrait pas de hiérarchiser selon un ordre d'importance relatif dans la masse des sources disponibles. On ne peut, selon cette critique, définir ce qui relève de l'historique et ce qui tient de l'épiphénomène. En second lieu, on lui reproche d'utiliser un temps tronqué de son futur. L'historien ne connaît pas la destinée temporelle des faits étudiés alors que le plus souvent le sens ne se révèle que dans l'après-coup. A cet égard Ricœur, qui inscrit son intervention dans le cadre d'une défense de la

⁴⁶ - Pierre Nora, *Les lieux de mémoire*, Gallimard, 1993, tome 3, vol. 1, p. 24.

⁴⁷ - Pierre Nora, « De l'histoire contemporaine au présent historique », *Ecrire l'histoire du temps présent*, IHTP, 1993, p.45.

légitimité de l'histoire du temps présent, attire l'attention sur les difficultés d'une configuration inscrite dans la perspective d'une distance temporelle courte. Il préconise de distinguer dans le passé récent : le temps inachevé, le devenir en cours lorsque l'on en parle au milieu du gué, « ce qui constitue un handicap pour cette historiographie, c'est la place considérable des prévisions et des anticipations dans la compréhension de l'histoire en cours ⁴⁸ », et d'autre part le temps clôturé, celui de la Seconde guerre mondiale, de la décolonisation, de la fin du communisme... et à cet égard la date de 1989 devient une date intéressante de clôture qui permet de configurer des ensembles intelligibles une fois un certain cycle achevé. A ces handicaps s'ajoute la loi des trente ans qui ne permet pas d'avoir accès dans l'immédiat aux archives. Il faut encore ajouter le manque de recul critique qui spécifie la démarche historique.

Mais l'histoire du temps présent a aussi la capacité de retourner plusieurs de ces inconvénients en avantages, comme le démontre Robert Frank, le successeur de François Bédarida à la direction de l'IHTP jusqu'en 1994 ⁴⁹. Le travail d'investigation sur de l'inachevé contribue à défataliser l'histoire, à relativiser les chaînes causales qui constituaient les grilles de lecture, le prêt-à-porter de l'historien. L'histoire du temps présent est à cet égard un bon laboratoire pour briser le fatalisme causal. En second lieu, même si son maniement pose des problèmes méthodologiques sérieux, l'historien a la chance de pouvoir travailler sous contrôle des témoins des événements qu'il analyse. Il dispose de sources orales qui sont un atout certain, même si celles-ci sont à manier avec prudence et avec une distance critique car elles sont « une source sur un temps passé et non pas, comme de nombreuses sources écrites, contemporaine de l'événement ⁵⁰ ». Cette interactivité entre l'historien confronté à son enquête de terrain, à la manière du sociologue, place celui-ci en bonne position « pour faire une histoire objective de la subjectivité ⁵¹ ».

Cette histoire du temps présent aura contribué à renverser le rapport histoire/mémoire. L'opposition traditionnelle entre une histoire critique située du côté de la science et une mémoire relevant de sources fluctuantes et en partie fantasmagiques est en voie de transformation. Alors que l'histoire perd une part de sa scientificité, la problématisation de la mémoire conduit à accorder une part critique à l'approche de la notion de mémoire. Les deux notions se sont rapprochées et la part des sources orales dans l'écriture du temps présent rend possible une histoire de la mémoire. Ce renversement a une valeur heuristique car il permet de mieux comprendre le caractère indéterminé des possibles ouverts pour des acteurs d'un passé qui fut

⁴⁸ - Paul Ricœur, « Remarques d'un philosophe », in *Ecrire l'histoire du temps présent, op. cit.*, p. 38.

⁴⁹ - Robert Frank, « Enjeux épistémologiques de l'enseignement de l'histoire du temps présent », in *L'histoire entre épistémologie et demande sociale*, Actes de l'université d'été de Blois, sept. 1993, 1994, p. 161-169.

⁵⁰ - *Ibid.*, p.165.

⁵¹ - *Ibid.*, p. 166.

leur présent. L'histoire du temps présent modifie donc le rapport au passé, sa vision et son étude. L'historien du temps présent inscrit l'opération historiographique dans la durée. Il ne limite pas son objet à l'instant. Il doit faire prévaloir une pratique consciente d'elle-même, ce qui interdit les naïvetés fréquentes devant l'opération historique.

Inscrit dans le temps comme discontinuité, le présent est travaillé par celui qui doit l'historiciser par un effort pour appréhender sa présence comme absence, à la manière dont Michel de Certeau définissait l'opération historiographique. Cette dialectique est d'autant plus difficile à réaliser qu'il faut procéder à une désintringation volontariste pour l'histoire du temps présent, plus naturelle lorsqu'il est question d'un temps révolu : « La question est de savoir si, pour être historique, l'histoire du temps présent ne présuppose pas un mouvement semblable de chute dans l'absence, du fond duquel le passé nous interpellerait avec la force d'un passé qui fut naguère présent ⁵². » On saisit ici à quel point l'histoire du temps présent est animée par des motivations plus profondes que celles d'un simple accès à du plus contemporain. C'est la quête de sens qui guide ses recherches autant que le refus de l'éphémère. Un sens qui n'est plus un *telos*, une continuité préconstruite, mais une réaction à « l'a-chronie contemporaine ⁵³ ». L'histoire du temps présent se différencie donc radicalement de l'histoire classiquement contemporaine. Elle est en quête d'épaisseur temporelle et cherche à ancrer un présent trop souvent vécu dans une sorte d'apesanteur temporelle. Par sa volonté réconciliatrice, au cœur du vécu, du discontinu et des continuités, l'histoire du présent comme télescopage constant entre passé et présent permet « un vibrato de l'inachevé qui colore brusquement tout un passé, un présent peu à peu délivré de son autisme ⁵⁴ ».

A l'articulation entre l'histoire-vérité et la mémoire-fidélité

Très préoccupé, de manière très kantienne, d'éviter la démesure et les divers modes de recouvrement qu'elle implique, Ricœur s'est depuis quatre à cinq ans attaché à réfléchir à la dialectique propre aux rapports entre histoire et mémoire qui constitue un point sensible et parfois obsessionnel de notre fin de siècle, moment bilan des désastres d'un tragique XX^e siècle. C'est cette réflexion qui le conduit à cette somme qu'il livre en septembre 2000 aux lecteurs en général et aux historiens en particulier et qui participe, comme toujours chez lui, à des préoccupations citoyennes qu'il énonce d'emblée à l'ouverture de son dernier ouvrage : « Je reste

⁵² - Paul Ricœur, « Remarque d'un philosophe », in *Ecrire l'histoire du temps présent*, op. cit., p. 39.

⁵³ - Jean-Pierre Rioux, « Peut-on faire une histoire du temps présent ? », in *Questions à l'histoire des temps présents*, Complexe, 1992, p. 50.

⁵⁴ - *Ibid.*, p. 54.

troublé par l'inquiétant spectacle que donnent le trop de mémoire ici, le trop d'oubli ailleurs, pour ne rien dire de l'influence des commémorations et des abus de mémoire- et d'oubli. L'idée d'une politique de la juste mémoire est à cet égard un de mes thèmes civiques avoués⁵⁵. »

Ricœur s'attache à bien distinguer deux ambitions de nature différente : vériditive pour l'histoire et de fidélité pour la mémoire, tout en montrant qu'une méfiance trop poussée vis-à-vis des méfaits de la mémoire conduirait à sacraliser la posture historique et à l'inverse un recouvrement de l'histoire par la mémoire ferait l'impasse sur le niveau épistémologique indispensable de l'explication/compréhension. Que serait une vérité sans fidélité ou encore une fidélité sans vérité se demande Ricœur qui construit en premier lieu une phénoménologie de la mémoire. Ricœur mobilise le *logos* grec pour répondre à l'énigme initiale de la représentation du passé dans la mémoire. Platon s'est posé la question du « quoi » du souvenir, répondant dans le *Théétète* par l'*Eikôn* (l'image-souvenir). Or, le paradoxe de l'*Eikôn* est cette présence à l'esprit d'une chose absente, cette présence de l'absent. A cette première approche, Aristote ajoute une autre caractéristique de la mémoire avec le fait qu'elle porte la marque du temps, ce qui définit une ligne frontière entre l'imagination, le phantasme d'un côté et la mémoire de l'autre qui se réfère à une antériorité, à un « ayant été ». Mais quelles sont ces traces mémorielles ? Elles sont de trois ordres selon Ricœur qui se tient, vigilant, à distance des entreprises réductionnistes comme celle de Changeux et de son *Homme neuronal*⁵⁶ pour lequel la logique corticale expliquerait à elle seule tous les comportements humains. Ricœur prend soin de distinguer les traces mémorielles corticales, psychique et matérielles. Avec cette troisième dimension de la mémoire, celle des traces documentaires, nous sommes déjà dans le champ d'investigation de l'historien. Elles constituent donc à elles seules l'imbrication inévitable de l'histoire et de la mémoire. Si la mémoire est sujette à des pathologies – des empêchements, des résistances – comme l'a montré Freud, elle est aussi la proie de manipulations, de commandements. Elle peut cependant accéder en certains cas à des moments « heureux », ceux de la reconnaissance. C'est le cas du souvenir involontaire décrit par Proust, mais cela peut être aussi l'objectif d'une mémoire de rappel, d'un travail de mémoire qui s'apparente à ce que Freud a désigné sous le vocable de travail de deuil. Or, ce petit miracle de la reconnaissance que permet la mémoire est par contre inaccessible à l'historien qui ne peut prétendre accéder à ce « petit bonheur » car son mode de connaissance est toujours médié par la trace textuelle qui fait de son savoir un chantier à jamais ouvert et indéfini.

⁵⁵ - Paul Ricœur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, op. cit., p. I.

⁵⁶ - Voir le débat Paul Ricœur et Jean-Pierre Changeux dans *Ce qui nous fait penser. La nature et la règle*, Odile Jacob, 1998.

Si l'oubli, troisième terme, essentiel du triptyque de Ricœur, constitue un double défi à l'histoire et à la mémoire, Ricœur distingue dans cette véritable boîte noire ce qui est de l'ordre de la perte irréversible, que ce soit l'effacement des traces corticales ou la perte de documents, et l'oubli de réserve qui est la condition même de la mémoire, permettant la mise au travail de celle-ci. Cet oubli de réserve, offert au rappel, est un oubli qui préserve : « L'oubli revêt une signification positive dans la mesure où l'ayant-été prévaut sur le n'être-plus dans la signification attachée à l'idée du passé. L'ayant-été fait de l'oubli la ressource immémoriale offerte offerte au travail du souvenir ⁵⁷. » Dans la guerre des mémoires que nous traversons et au cours de laquelle une rude concurrence oppose l'histoire à la mémoire, Ricœur intervient pour dire l'indécidabilité de leurs relations : « La compétition entre la mémoire et l'histoire, entre la fidélité de l'une et la vérité de l'autre, ne peut être tranchée au plan épistémologique ⁵⁸. »

Cette tension conduit Ricœur à s'interroger sur la dimension ontologique de notre condition historique comme être de mémoire et d'histoire. Il reprend ses réflexions sur l'historialité et sa confrontation avec les thèses heideggériennes sur le temps. Ricœur oppose cette fois une catégorie nouvelle à celle de l'être-pour-la-mort de Heidegger qui a toujours suscité chez lui la plus vive défiance. Il lui substitue la notion de l'être-en-dette comme lien possible entre passéité et futurité. C'est un point majeur, le véritable fil rouge de sa démonstration selon laquelle l'avoir-été l'emporte sur le révolu. A ce titre, Ricœur insiste, et c'est essentiel pour la communauté historienne, sur le fait que le passé existe encore dans le temps « feuilleté » du présent. Il retrouve là Jankélévitch qu'il cite en exergue de son ouvrage : « Celui qui a été ne peut plus désormais ne pas avoir été : désormais ce fait mystérieux et profondément obscur d'avoir été est son viatique pour l'éternité ». C'est à partir de cette insistance que mémoire et histoire peuvent être confrontées comme deux pratiques, deux rapports au passé de l'être historique dans une dialectique du liement et du déliement. Dans la mesure où l'histoire est plus distante, plus objectivante, plus impersonnelle dans son rapport au passé, elle peut jouer un rôle d'équité afin de tempérer l'exclusivité des mémoires particulières. Elle peut ainsi contribuer, selon Ricœur, à transformer la mémoire malheureuse en mémoire heureuse, pacifiée, en juste mémoire. C'est donc une nouvelle leçon d'espérance que nous prodigue Ricœur : une remise en route du rapport entre passé, présent et devenir constitutif de la discipline historique de la part d'un philosophe qui rappelle les impératifs de l'agir à des historiens qui ont tendance à se complaire dans le ressassement et les commémorations. Il signifie de nouveau aux historiens que leur travail vise à « rendre nos attentes plus déterminées

⁵⁷ - Paul Ricœur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, op. cit., p. 574.

⁵⁸ - *Ibid.*, p. 648.

et notre expérience plus indéterminée⁵⁹. » C'est à ce travail qu'il convie les historiens et c'est en ce sens qu'il faut comprendre sa notion de travail de mémoire, en référence à Freud et à sa notion de travail de deuil.

A ce titre, la pratique psychanalytique peut être, selon Ricœur, suggestive à l'historien : l'analysant parle et au travers de l'affleurement de l'inconscient dans son dire sous forme de bribes de récits incohérents, de rêves, d'actes manqués et l'objectif est d'aboutir à terme une mise en intrigue intelligible, acceptable et constitutive de son identité personnelle. Dans cette quête, le patient, selon Freud, passe par deux médiations. En premier lieu, celle de l'autre, de celui qui écoute, le psychanalyste. La présence d'un tiers qui autorise à raconter est indispensable à l'expression de la mémoire la plus douloureuse, traumatique. Le patient parle devant témoin et c'est ce dernier qui l'aide à lever les obstacles de la mémoire. La seconde médiation est celle du langage lui-même du patient qui est celui d'une communauté singulière. On emprunte les ressources d'une pratique sociale et dans cette pratique sociale du récit, on rencontre le récit avant de se connaître soi-même. Ces deux médiations donnent un enracinement social au récit pour le transmuier en pratique. Le dispositif de la cure, par la présence d'un tiers, crée une forme particulière d'intersubjectivité. Quant au dire lui-même du patient, ses récits tissés de récits qui le précèdent sont donc ancrés dans une mémoire collective. Le patient exprime une intériorisation de la mémoire collective qui croise sa mémoire personnelle, débordée par le souci de la communication, de la transmission intergénérationnelle, par l'injonction du *Zakhor* (Souviens toi!) de la tradition de l'Ancien Testament⁶⁰. Cette mémoire relève donc d'un tissage à la fois privé et public. Elle advient comme émergence d'un récit constitutif d'une identité personnelle « enchevêtrée dans des histoires⁶¹ » qui fait de la mémoire une mémoire partagée.

Le second grand enseignement que l'on peut tirer de la pratique analytique est le caractère blessé de la mémoire dont les mécanismes complexes visent à faire avec et donc à refouler les traumatismes subis et les souvenirs trop douloureux. Ceux-ci sont à la base de diverses pathologies. Deux essais de Freud ont pour objet le traitement du souvenir au plan collectif. Ils mettent en évidence, à une échelle individuelle, le rôle actif de la mémoire, le fait qu'elle engage un travail. La cure analytique contribue à un « travail du souvenir⁶² » qui doit passer au travers des souvenirs-écrans, sources de blocages qui conduisent à ce que Freud qualifie de compulsion de répétition chez le patient condamné à résister en s'attachant à ses symptômes. Le second usage

⁵⁹ - Paul Ricœur, *Temps et Récit*, Points-Seuil, tome 3, *op. cit.*, p. 390.

⁶⁰ - Yosef Hayim Yerushalmi, *Zakhor*, La Découverte, Paris, 1984.

⁶¹ - Wilhelm Schapp, *In Geschichten verstrickt*, Wiesbaden, B. Heymann, 1976 ; trad. fr. Jean Greisch, *Enchevêtré dans des histoires*, Cerf, Paris, 1992.

⁶² - Sigmund Freud, *Erinnern, wiederholen und durcharbeiten*, (1914), dans *De la technique psychanalytique*, PUF, Paris, 1953, p. 105-115.

du travail de la mémoire invoqué par Freud est plus connu encore, c'est le « travail du deuil⁶³ ». Le deuil n'est pas seulement affliction, mais véritable négociation avec la perte de l'être aimé dans un lent et douloureux travail d'assimilation et de détachement. Ce mouvement de remémoration par le travail du souvenir et de mise à distance par le travail du deuil démontre que la perte et l'oubli sont à l'œuvre au cœur même de la mémoire pour en éviter les troubles : « Le trop de mémoire rappelle particulièrement la compulsion de répétition, dont Freud nous dit qu'elle conduit à substituer le passage à l'acte au souvenir véritable par lequel le présent serait réconcilié avec le passé⁶⁴. » Ainsi face aux injonctions actuelles selon lesquelles il est un nouvel impératif catégorique qui relève du devoir de mémoire, Ricœur, s'inspirant de la pratique analytique, préfère la notion de travail de mémoire à celle de devoir de mémoire dont il souligne le paradoxe grammatical qui consiste à conjuguer au futur une mémoire gardienne du passé. Mais il ne faudrait pas lire chez Ricœur, dans ce glissement sémantique, un abandon du « Souviens toi ! » du Deutéronome. Tout au contraire, il affirme la légitimité du « Souviens toi ! » de la tradition judéo-chrétienne qu'il tente d'articuler l'effort critique du *logos*. Le devoir de mémoire est donc légitime, même s'il peut être l'objet d'abus : « L'injonction à se souvenir risque d'être entendue comme une invitation adressée à la mémoire à court-circuiter le travail de l'histoire⁶⁵. »

Ricœur voit dans ce phénomène une analogie possible au plan de la mémoire collective. La mémoire individuelle et collective ont toutes deux à maintenir une cohérence dans la durée autour d'une identité qui se tient et s'inscrit dans le temps et l'action. A ce titre, c'est à cette identité de l'*Ipsé*⁶⁶, différente de la *Mêmeté*, que se réfère cette traversée expérientielle de la mémoire autour du thème de la promesse. On y constate aussi des situations très contrastées où l'on se confronte dans certains cas à « un passé qui ne veut pas passer » et dans d'autres cas à des attitudes de fuite, d'occultation consciente ou inconsciente, de négation des moments les plus traumatiques du passé. Les pathologies collectives de la mémoire peuvent tout aussi bien se manifester par des situations de trop-plein de mémoire, de ressassement dont la « commémorite » et la tendance à patrimonialisation du passé national en France donnent un bel exemple, que par des situations contraires de pas-assez de mémoire, comme c'est le cas dans tous les pays totalitaires où domine une mémoire manipulée : « Le travail de l'histoire se comprend comme une projection, du plan de l'économie des pulsions au plan du labeur intellectuel, de ce double travail de souvenir et de deuil⁶⁷. » C'est ainsi que la mémoire est inséparable du travail d'oubli. Borgès

⁶³ - Sigmund Freud, *Trauer und melancholie*, « Deuil et Mélancolie », (1917), dans *Métapsychologie*, Gallimard, Paris, 1952, p. 189-222.

⁶⁴ - Paul Ricœur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, *op. cit.*, p. 96.

⁶⁵ - *Ibid.*, p. 106.

⁶⁶ - Voir Paul Ricœur, *Soi-Même comme un autre*, Le Seuil, 1990.

⁶⁷ - Paul Ricœur, « Entre mémoire et histoire », *Projet*, n° 248, 1996, p. 11.

avait déjà illustré le caractère pathologique de celui qui retient tout jusqu'à sombrer dans la folie et l'obscurité avec son histoire de *Funes el memorioso*⁶⁸. La mémoire est donc, à l'égal de l'histoire, un mode de sélection dans le passé, une construction intellectuelle et non un flux extérieur à la pensée. Quant à la dette qui guide « le devoir de mémoire » : elle est à la croisée de la triade passé-présent-futur : « Ce choc en retour de la visée du futur sur celle du passé est la contrepartie du mouvement inverse d'emprise de la représentation du passé sur celle du futur⁶⁹. » Loin d'être un simple fardeau à porter par les sociétés du présent, la dette peut devenir gisement de sens à condition de ré-ouvrir la pluralité des mémoires du passé et d'explorer l'énorme ressource des possibles non avérés. Ce travail ne peut se réaliser sans dialectisation de la mémoire et de l'histoire, en distinguant sous le registre de l'histoire-critique la mémoire pathologique qui agit comme compulsion de répétition et la mémoire vive dans une perspective reconstructive : « C'est en délivrant, par le moyen de l'histoire, les promesses non tenues, voire empêchées et refoulées par le cours ultérieur de l'histoire, qu'un peuple, une nation, une entité culturelle, peuvent accéder à une conception ouverte et vivante de leurs traditions⁷⁰. »

Au-delà de la conjoncture mémorielle actuelle, symptomatique de la crise d'une des deux catégories méta-historiques, l'horizon d'attente, l'absence de projet de notre société moderne, Ricœur rappelle la fonction de la dette éthique de l'histoire vis-à-vis du passé. Le régime d'historicité, toujours ouvert vers le devenir, n'est certes plus la projection d'un projet pleinement pensé, fermé sur lui-même. La logique même de l'action maintient ouvert le champ des possibles. A ce titre Ricœur défend la notion d'horizon dans son épilogue sur le pardon qui, à la manière d'une utopie, porte une fonction libératrice en empêchant « l'horizon d'attente de fusionner avec le champ d'expérience. C'est ce qui maintient l'écart entre l'espérance et la tradition⁷¹ ». Il défend avec la même fermeté le devoir, la dette des générations présentes vis-à-vis du passé, source de l'éthique de responsabilité. La fonction de l'histoire reste donc vive. L'histoire n'est pas orpheline, comme on le croit, à condition de répondre aux exigences de l'agir. Ainsi le deuil des vision téléologiques peut devenir une chance pour revisiter à partir du passé les multiples possibles du présent afin de penser le monde de demain.

⁶⁸ - Jorge Luis Borgès, « Funes ou la mémoire », in *Fictions*, Folio, Gallimard, Paris, 1957, p. 127-136.

⁶⁹ - Paul Ricœur, « La marque du passé », *Revue de métaphysique et de morale*, n°1, mars 1998, p. 25.

⁷⁰ - *Ibid.*, p. 30-31.

⁷¹ - Paul Ricœur, *Du texte à l'action*, Le Seuil, 1986, p. 391.